

de lui. Je les supporterais volontiers pour l'amour de lui. Je les supporterais de grand cœur et avec joie si, en agissant ainsi, je pouvais lui sauver une torture."

Arthur Lovel se retourna vers la fenêtre, et regarda les taillis accidentés pendant que Laure disait ceci :

Ah ! ciel ! combien vainement il avait aspiré à l'amour de cette femme, et ce bonheur suprême lui avait été refusé, pour être si librement offert à Philippe Jocelyn, le bel étranger, une connaissance faite par hasard et datant de quelques semaines seulement. C'était bien cruel, pensait le pauvre Arthur ; mais il avait promis d'être un ami fidèle pour la fille d'Henri Dunbar, et il était certain de tenir sa promesse sans fléchir un instant.

"L'homme qui vient de quitter cette maison est un misérable et un escroc, Laure, dit Arthur peu après. J'ai examiné son visage tandis que je lui parlais. Il n'est pas en possession d'un secret de haute importance. J'ai vu faiblir l'esprit du lâche sous le masque du matamore. Il n'y a rien à craindre de lui. Mais il peut y avoir une certaine vérité dans ce qu'il a dit. Le certificat de mariage qu'il m'a montré peut faire connaître quelque mariage précédent de votre mari.

— Mais pourquoi Philippe me cacherait-il ce mariage ?

— Cette union peut ne pas avoir été très heureuse, ou contractée dans une condition si obscure que lord Haughton était trop orgueilleux pour la faire connaître.

— Je ne puis croire cela, dit Laure tristement. Je ne puis croire que Philippe désavouerait sa femme."

Arthur Lovel était silencieux, il se rappelait l'époque qui avait précédé le mariage de lord Haughton, et comment pendant un temps considérable il avait reculé l'aveu de son amour. Ceci ne prouvait-il pas en quelque façon l'assertion de M. Vernon que la première femme de Philippe Jocelyn ne mourut que bien peu de temps avant son mariage avec Laure Dunbar ? Mais Arthur était trop généreux pour révéler de semblables choses à la malheureuse femme, qui avait eu si vite besoin de consolation et d'appui.

"Ne vous laissez pas troubler par les calomnies de cet homme, dit-il ; ce sera à moi à examiner cette affaire tranquillement sans nuire aux intérêts de lord Haughton. En même temps je vous prie de chasser tout ceci de votre esprit.

— J'essayerai pour l'amour de mon mari.

— Il est donc très-malade ?

— Oui, très-malade. Il était déjà malade en quittant Paris, et il paraît bien plus mal encore ce matin. Je n'aurais jamais cru avoir une si triste arrivée à Jocelyn's-Rock. Je réclame votre appui, Arthur. Vous m'avez promis d'être mon ami, et j'ai bien besoin de votre amitié. Il faut que je vous dise adieu maintenant, car il faut que j'aille m'assurer si Philippe est un peu mieux. Voulez-vous rester à dîner avec nous, Arthur ?

Le jeune homme refusa cette invitation.

"Je vous serai plus utile ailleurs, Laure, dit-il. J'ai besoin de réfléchir avec calme sur cette affaire avant de décider comment je dois agir dans votre intérêt."

Il prit la main glacée de lady Haughton dans les siennes et la serra tendrement.

"Que Dieu ait pitié de vous, Laure, si des vœux dépourvus d'égoïsme pouvaient vous aider, les miens sont pour vous."

Il s'en retourna à Shorncliffe, et s'enferma dans la petite pièce dont il avait fait son cabinet de travail. Il fit au crayon un memorandum des particularités du certificat de mariage, et prit note du nom de la mariée, Agathe Pickchove, et celui de l'église où le mariage avait eu lieu. L'église était Ste-Marguerite, Westminster.

"Mon premier soin est de découvrir si le Philippe Jocelyn mentionné dans ce document est Philippe Jocelyn lord Haughton, se dit le jeune homme ; puis ensuite il faudra que je me renseigne sur la moralité de l'accusateur de Philippe Jocelyn."

## III

## LA LETTRE DE MARGUERITE

La vie paraissait bien vide à Clément Austin, quand il revint à Londres un jour ou deux après que Marguerite Wilmot eut quitté le *Grand Cerf*. Il raconta à sa mère que sa fiancée et lui s'étaient séparés ; mais il ne voulut pas en dire davantage.

"J'ai été cruellement désillusionné, ma bonne mère, et tout cela est plein d'amertume pour moi," dit-il.

Mistress Austin ne se sentit pas le courage de faire d'autres questions.

"Je pense que je dois me trouver satisfaite, Clément, dit-elle. C'est pour moi comme si nous avions vécu dans ces derniers temps dans une atmosphère d'énigmes ; mais je puis encore trouver le moyen d'être contente, Clément, tant que je vous aurai avec moi."

Clément retourna à Londres. La vie semblait pour ainsi dire s'être éloignée de lui, et il éprouvait ce qu'éprouverait un vieillard qui aurait perdu les heureuses chances de la vie, l'espoir du bonheur domestique et d'un nom honoré, et qui n'a plus rien à faire qu'à attendre patiemment que le lent courant de son existence vide se jette dans cette mer sans fond qu'on appelle la mort.

"Je me sens si vieux, ma mère, disait-il parfois ; je me sens si vieux !"

Pour un homme dont la vie a été très-occupée, il n'y a pas d'ennui plus insupportable que l'oisiveté.

Clément Austin sentait cela, et pourtant il n'avait pas assez de courage pour recommencer la vie, bien que des offres très-séduisantes lui eussent été faites par les maisons de commerce les plus considérables, dont les chefs étaient très désireux de s'emparer du caissier bien connu de MM. Dunbar, Dunbar et Balderby. Le pauvre Clément ne pouvait pas encore surmonter sa peine.

Sa désillusion avait été trop cruelle, et il n'avait pas eu le courage de se mêler au contact des rudes gens d'affaires et de recommencer la vie.

Il gaspillait les jours et les heures à réfléchir tristement sur le passé. Combien il avait été trompé, quel faible et malheureux fou il avait été, car il avait cru aussi fermement à la sincérité de Marguerite Wilmot qu'il avait cru aux cieux bleus qui étaient au-dessus de lui.

A la fin, une pensée nouvelle traversa l'esprit de Clément Austin, une pensée qui plaçait l'honorabilité de Marguerite Wilmot sous un jour plus mauvais encore que celui où elle s'était révélée par son propre aveu.

Il ne pouvait y avoir qu'une raison dans le changement subit de ses sentiments pour Henri Dunbar. Le millionnaire avait acheté son silence. Cette jeune fille qui semblait la véritable incarnation de la pureté et de la candeur, avait son prix, peut-être aussi bien que d'autres gens, et Henri Dunbar s'était acquis le silence de la fille de sa victime.

"C'était la connaissance intime de ce fait qui la faisait me fuir pendant cette nuit et crier qu'elle était une créature avilie, indigne d'être unie au sort d'un honnête homme. Oh ! Marguerite, Marguerite ! La pauvreté doit en effet être une rude école si elle vous a rendue capable d'une pareille dégradation !"

Plus Clément réfléchissait sur ce sujet, et plus il arrivait avec une certitude plus absolue à ce raisonnement que le silence de Marguerite Wilmot avait été ou acheté ou assuré par la frayeur par Henri Dunbar. Il se pouvait que le banquier eût effrayé la malheureuse enfant par quelque terrible menace qui pesait sur son esprit, et l'eût arrachée à l'homme qu'elle aimait, qu'elle aime encore, peut-être malgré ses dures paroles !

Clément ne pouvait croire complètement à l'avilissement de celle en qui il avait eu foi. Il allait et revenait sur le même terrain, essayant de découvrir cer-

taine circonstance cachée, inutile de dire à quel point elle était invraisemblable, mais qui aurait pu justifier la conduite de Marguerite.

Parfois, dans ses rêves, il voyait un visage bien connu qui le regardait d'un air pensif et presque de reproches, puis une figure sombre qui lui était étrangère venait se placer entre lui et cette ombre gracieuse, et dissipait la vision d'une main impitoyable. A la fin, à force de revenir toujours sur le même sujet, et de plaider la cause de Marguerite contre la triste et cruelle évidence des faits, Clément commença à considérer l'innocence de la jeune fille comme une chose établie.

Il y avait fausseté et perfidie dans cette affaire, mais Marguerite Wilmot n'était ni fautive ni perfide. Il y avait un mystère, et Henri Dunbar était au fond de tout cela.

"Il semble que l'esprit de la victime ait voulu troubler nos existences, et nous appeler pour le venger, pensait Clément. Il n'y aura pas de repos pour nous jusqu'à ce que le secret de l'acte commis dans le petit bois près de Winchester soit révélé au grand jour."

Cette pensée, qui assiégeait jour et nuit le cerveau de Clément Austin fit naître en lui une idée fixe. Avant de reprendre la tranquille routine de la vie, il se donna lui-même une tâche à accomplir, et cette tâche était la solution du mystère de Winchester.

Le lendemain même du jour où cette résolution avait pris une forme définie, Clément recevait une lettre de Marguerite Wilmot. La vue de cette écriture familière lui causa une sensation où se mêlaient la surprise et l'espérance, et ses mains éprouvèrent un léger tremblement alors qu'il déchira l'enveloppe. Cette lettre était soigneusement et brièvement rédigée.

"Vous êtes un brave cœur, monsieur Austin, écrivait Marguerite, et quoique vous ayez des raisons pour me mépriser, vous ne refuserez pas de recevoir mon témoignage en faveur de celui qui a été fausement soupçonné d'un crime terrible, et qui a besoin de justification. Henri Dunbar n'est pas le meurtrier de mon père. Le ciel m'est témoin, que ceci est la vérité, et je sais que c'est la vérité. Que cette assurance vous suffise, et permettez que le secret de l'assassinat reste à jamais un mystère pour ce monde. Dieu sait la vérité, et il a sans doute puni le misérable pécheur qui s'est rendu coupable de ce crime, comme il punit tous les autres pécheurs, tôt ou tard, dans le cours de son ineffable sagesse. Laissez le pécheur, n'importe où il se cache, au jugement de Dieu, qui pénètre tous les endroits cachés, et oubliez que vous m'avez connue moi et ma malheureuse histoire.

"MARGUERITE WILMOT".

Cette lettre même n'ébranla pas la résolution de Clément.

"Non, Marguerite, votre plaidoirie elle-même ne me détournera pas de mon projet, se disait-il. D'ailleurs, comment pourrais-je dire de quelle façon cette lettre peut avoir été écrite. Elle peut avoir été écrite sous la dictée d'Henri Dunbar, et sous la crainte de quelque menace. Quoi qu'il en soit, il faudra en finir avec le mystère du meurtre de Winchester, si la patience et l'intelligence peuvent résoudre une énigme. Aucun mystère ne me séparera de la femme que j'aime."

Clément mit la lettre de Marguerite dans sa poche et alla droit à Scotland-Yard, où il obtint accès auprès d'un homme à l'aspect affairé, court et de grosse corpulence, ayant des cheveux épais et coupés en brosse, pas de col de chemise, un gilet usé en satin noir, un habit serré croisé sur la poitrine. C'était un homme dont l'extérieur avait à moitié l'aspect d'un capitaine en demi-solde râpé, mais distingué, et à moitié celui d'un agent de change malheureux ; mais le vif éclat de ses yeux gris plut à Clément, ainsi que l'expression résolue de ses lèvres minces et de son menton proéminent.

Le service de l'agent de police avait été assez insignifiant jusque-là. Il n'y avait rien de marquant qu'un cas de faux billets de la banque d'Angleterre ;